

# Chronique des falsifications

## Un faussaire maladroit

**M**onsieur François Kersaudy est “professeur à l’université de Paris-I après avoir enseigné à Oxford (pauvres Anglais !), il est spécialiste d’histoire diplomatique et militaire contemporaine” et a, paraît-il, un “talent singulier : il parle neuf langues”. Peut-être est-ce vrai : mais cela ne devrait pas l’autoriser à raconter n’importe quoi dans sa langue natale. Il écrit dans ce hors série *Historia* (juillet 2011) consacré à Tintin (héros d’une bande dessinée *Tintin chez les Soviétiques*) présenté par le biographe de Mitterrand et de Sarkozy, Franz-Olivier Giesbert, un article intitulé : *URSS, les affameurs du peuple* (pp. 23 à 27), qui s’ouvre sur une grande découverte historique :

“Ce que la Grande Guerre, la révolution et la guerre civile n’avaient pu faire, le communisme l’a accompli en un temps record : la ruine de l’agriculture, du commerce et de l’industrie russes” (p. 23). On s’interroge : est-ce pure ignorance ? L’auteur ne se serait-il renseigné que dans les égouts du *Livre noir du communisme* ?

### Une double correction...

Son affirmation qui ne repose sur aucun fait mérite en effet une double correction...

L’économiste proche des S-R Pitirim Sorokine, qui détestait les bolcheviks et critiquait sévèrement la politique de réquisition des “excédents” de blé pendant la guerre civile menée par Lénine, qui le chassa de Russie en août 1922, a souligné une vérité : “*Tout au long de notre histoire, nous avons été un peuple affamé, qui n’est jamais sorti de la zone des famines chroniques, même aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*” (1).

Ainsi, la Russie tsariste avant la Première Guerre mondiale, en temps de paix, a connu deux famines qui ont fait des centaines de milliers de morts, en 1891 et en 1911.

La faim menace dès la fin 1916. Le ministre de l’Intérieur tsariste, Protopopov, prend des premières mesures timides de réquisition, qui ne règlent rien.

La faim est si menaçante que, le 23 février, c’est aux cris de “*Du pain ! Du pain !*” que les ouvrières du textile de la capitale débraient et manifestent.

La faim se fait de plus en plus menaçante au cours de l’année 1917 sous le gouvernement provisoire, si bien qu’au premier congrès des soviets, en juin 1917, lorsque le menchevik Dan veut démolir les propositions de Lénine, il déclare : “*En réalisant ce programme, est-*

(1) *Novy Mir*, 1992, n° 5, p. 161.

*ce que nous verrons circuler des trains pleins de blé, est-ce que nous obtiendrons les clous, les chaussures, les marchandises dont parlait Pechekhov ?”* (2)... ce qui veut dire clairement que, dès juin 1917, on manque de blé, de clous, de chaussures et de toutes sortes de marchandises.

## A la veille d'octobre 1917, la famine frappe à la porte

Le 14 octobre, le journal de Gorki, hostile aux bolcheviks, rappelons-le, *Novaia Jizn*, annonce une catastrophe alimentaire imminente : Petrograd a besoin de 48 000 pouds (un poud = 16 kilos) de blé par jour. Le 11 octobre, elle en a reçu 18 000, le 12, 12 000, le 13, 4 000. La famine approche. Le 16 octobre, le ministre du Ravitaillement du gouvernement provisoire de Kerenski, désespéré, se demande comment obtenir du blé : en en doublant le prix d'achat ou en employant la force armée, et conclut : *“Si, en doublant le prix, nous ne recevons toujours pas le pain qui nous est nécessaire, nous serons bien entendu contraints de recourir à la force militaire”* (3) peu sûre !

La guerre civile qui s'engage dans les semaines qui suivent la révolution aggrave évidemment la situation. Lorsque les bolcheviks prennent le pouvoir, les entrepôts à blé sont vides, Petrograd a des réserves de farine pour un jour ; l'armée et les ouvriers manquent de pain, mais espèrent que les bolcheviks vont régler le problème et signer la paix. Lénine, qui ne contrôle qu'une partie du pays, abandonne la politique de réquisition du gouvernement provisoire, qu'il ne peut plus mener avec un appareil d'Etat disloqué (mais non détruit) et hostile.

Les villes sont laissées libres de se ravitailler. Les paysans se partagent les grandes propriétés qui assuraient l'essentiel du blé commercialisable, souvent en détruisant le matériel ; ils produisent surtout pour le marché local et veulent vendre leur récolte un bon prix ou en faire de la vodka. C'est le retour au marché

libre, la disette et le triomphe du marché noir. La loi du marché est implacable : le prix des denrées alimentaires augmente dans les villes de 50 % en novembre 1917, de 30 % en décembre. La spéculation se déchaîne. Les comités d'usines tentent de troquer leur production contre du pain, des œufs et du lait chez les paysans des alentours ou forment des détachements qui rôdent dans la campagne voisine à la recherche de stocks alimentaires sur lesquels les déserteurs se jettent eux aussi.

## L'ignorance ou la mauvaise foi

M. Kersaudy affirme que *“le communisme a accompli en un temps record (...) la ruine de l'industrie”*, ce que, écrit-il, *“la Grande Guerre, la révolution et la guerre civile n'avaient pu faire”*. Ici, l'ignorance ou la mauvaise foi atteignent des sommets. A la fin de la guerre civile, l'industrie russe est ruinée, presque totalement détruite. Rappelons des chiffres qui traînent partout, que personne ne conteste, mais que Kersaudy semble ignorer malgré son multilinguisme : en 1921, plus de la moitié du parc existant de locomotives est inutilisable ; la production de fonte représente 2,4 % de celle d'avant-guerre, celle des métaux finis 4 %, celle d'acier 2,4 %, l'ensemble de la production industrielle 20 % de celle de 1913 et la qualité des produits fabriqués est très basse. La Russie est retombée à l'ère pré-industrielle : 48 des 50 hauts-fourneaux installés en Ukraine sont hors d'usage. Si la production de charbon représente encore près du quart de celle d'avant-guerre grâce à une mobilisation quasi-militaire des mineurs, le bois est devenu, dans certaines régions, le combustible essentiel d'une industrie artisanale. Cela, c'est la situation au début de 1921, donc au moment où la guerre civile tire à sa fin.

Or — et sans vouloir justifier le moins du monde les méthodes de Staline et de la bureaucratie, la brutalité avec la-

(2) *Pery Sjezd Sovietov, Pétersbourg, 1917, tome 1, p. 141.*

(3) *Novaia Jizn, n° 156, 18 octobre 1917.*

quelle ils ont transféré des millions de paysans brutalement arrachés à la terre dont ils étaient dépossédés et sans formation dans des usines construites à la hâte —, les chiffres sont là : malgré les malfaçons engendrées par les méthodes staliniennes, l'une des raisons pour lesquelles l'URSS a militairement défait la Wehrmacht, c'est qu'à partir de 1943 elle produit plus de tanks (de bonne qualité) et de pièces d'artillerie (de qualité convenable), et des milliers d'avions (de qualité médiocre) que l'Allemagne nazie, qui avait pourtant à sa disposition la quasi-totalité du potentiel industriel de l'Europe continentale. Ainsi, au début de 1945, l'Armée qui s'appelle encore rouge dispose de 108 000 canons et mortiers contre 43 000 pour la Wehrmacht, de 12 900 tanks contre 7 087 pour la Wehrmacht et de 15 540 avions (répétons-le, de médiocre qualité, mais qui volaient quand même !) contre 6 800 pour la Luftwaffe.

Pour une industrie détruite après avoir été ruinée, ce n'est pas si mal.

## **Vous avez dit “prétextes” ?**

On pourrait s'arrêter là. Mais M. Kersaudy écrit : « *Même les sujets de débat apparemment fondamentaux, tels que la “révolution mondiale” contre “l'édification du socialisme dans un seul pays”, ne constituent que prétextes, faux-semblants et querelles de mots : ce qui intéresse les neuf membres du Politburo — et surtout les quatre plus ambitieux d'entre eux —, c'est la réponse à la question posée jadis par Lénine : kto kovo ?, “qui bouffe qui ?”.* »

D'abord, kto kovo ? ne veut pas dire “qui bouffe qui ?”, mais dans un conflit entre classes sociales et non entre individus pour le pouvoir, qui va l'emporter sur l'autre, ce qui, pour Lénine, ne relève d'ailleurs nullement du seul usage de la force et de la contrainte.

Ensuite, si l'affrontement entre “révolution mondiale” et “socialisme dans un seul pays” n'était que la couverture idéologique d'une lutte d'ambitieux pour le pouvoir, comment expliquer :

a) Que Lénine en ait fait une question

centrale. Ainsi, le 12 mars 1919, il déclare au soviet de Petrograd : “*L'édification (du socialisme) dépend de la rapidité avec laquelle la révolution triomphera dans les pays les plus importants d'Europe. Ce n'est qu'après une telle victoire que nous pourrons nous atteler sérieusement à cette édification*” (4). Staline effacera cette phrase du texte imprimé de ce discours... bien longtemps après avoir liquidé les opposants, ou, dirait Kersaudy, ses “rivaux”. L'édition khrouchtchevienne ne la rétablira pas. Pourquoi donc, si ce n'était qu'un faux-semblant d'une lutte terminée depuis une génération ?

b) Trotsky en fera plus que jamais une question de fond après la défaite de l'Opposition de gauche en URSS, après son exil, jusqu'à la fin de sa vie, et le fondement de la IV<sup>e</sup> Internationale, alors que la “succession de Lénine” était réglée depuis longtemps.

C'est donc bien une question de fond et non de circonstance. Mais là, il ne s'agit peut-être pas d'ignorance ni de falsification, mais tout simplement d'incompréhension : ces questions de fond dépassent sans doute l'intelligence moyenne de M. Kersaudy, suffisante pour pérorer à la Sorbonne d'aujourd'hui, mais insuffisante pour aborder l'histoire de l'Union soviétique.

**Jean-Jacques Marie**

(4) *Severnaia Kommouna*, n° 58, 14 mars 1919. La phrase a disparu de la réédition dans les *Œuvres complètes*, tome 38, pp. 1 à 7.

## Dans la revue “Book” d’octobre 2011

**D**ans la livraison du mois d’octobre 2011 de la revue *Book* (n° 26), j’ai notamment relevé ces deux perles.

1) A la page 94 de la revue, on trouve une courte recension d’un roman de Ruta Sepetys, traduit du lituanien par Bee Formentelli, intitulé : *Ce qu’ils n’ont pas pu nous prendre* (Paris, Gallimard Jeunesse). Sous le titre “*Le goulag expliqué aux enfants*”, l’auteur non précisé du compte rendu nous apprend que la romancière “*décrit le périple de Lina, une petite Lituanienne de 15 ans, arrêtée par la police secrète soviétique et déportée avec sa famille jusqu’au cercle arctique. Un sort partagé par des centaines de milliers de Baltes après 1941*” (c’est moi qui souligne).

Pour conclure, ce même auteur anonyme cite l’extrait d’un article d’un certain Nux Gordon dans le *Wall Street Journal* (une publication qui doit certainement être d’une impartialité à toute épreuve sur ces questions !) qui prononce la sentence définitive suivante, entérinant comme des évidences indiscutables non seulement l’exacte correspondance entre la répression stalinienne et la politique d’extermination nazie en ces termes, mais la parfaite identité de la première avec le communisme : “*Gordon estime que l’ouvrage donnera au public l’occasion de développer une opi-*

*nion aussi informée et claire sur le communisme que sur le nazisme.*” Et voilà comment, sous couvert d’impartialité et d’information, on pratique allègrement le “passez muscade !”

Voici les chiffres réels de la déportation des lituaniens : 79 433 au cours des trois vagues de déportation en 1941, en 1948 et 1949 (ajoutons que parmi ces 79 433 il y avait un certain nombre de fascistes qui avaient assassiné des milliers de juifs et de communistes), plus 17 943 étiquetés “koulaks” en 1951. On est donc loin des “centaines de milliers” ci-dessus annoncés.

### Mais il y a beaucoup mieux, c’est-à-dire bien pire

2) Dans la traduction d’un long compte rendu en anglais paru dans *The Observer* daté du 30 janvier 2011, sous la plume d’un certain Richard Holloway (dont les rédacteurs de *Books* nous apprennent, page 6, qu’il s’agit d’un “*écrivain écossais et ancien évêque anglican d’Edimbourg*” et d’une “*grande figure du débat public en Grande-Bretagne sur les questions d’éthique et de religion*”, en outre collaborateur du *Times*, de *The Independent*, mais aussi du journal réputé de gauche *The Guardian*, une person-

nalité au profil au-dessus de tout soupçon donc !) d'un ouvrage d'un certain John Gray (spécialiste de philosophie politique et professeur à la prestigieuse London School of Economics, appartenant donc, lui aussi, aux experts indiscutables autorisés à éclairer le bon peuple sur les mouvements qui ont marqué l'histoire contemporaine), intitulé *The immortalization Commission. Science and the Strange Quest to Cheat Death* (la commission pour l'immortalisation. la science et l'étrange quête d'un moyen de tromper la mort, Farrar, Straus and Giroux, 2011).

Cet ouvrage part de la commission créée en Union soviétique pour embaumer le corps de Lénine qui lui fournit son titre pour décrire un mouvement spirite de l'époque victorienne auquel participa le par ailleurs tristement célèbre Lord Balfour, mouvement qui, révolté par les conséquences philosophiques de la théorie darwinienne de l'évolution des espèces, s'est consacré jusque dans les années 1930 du vingtième siècle à mettre sur pied "un système soigneusement pensé d'écriture automatique appelé "correspondances croisées", à travers lesquelles les défunts communiquaient avec les vivants" (p. 71).

Pourquoi pas après tout, puisque, comme il n'y a pas de "sot métier" il n'y a pas de "sot" sujet d'étude.

Mais là où l'essai devient proprement abracadabrantesque, c'est quand son auteur prétend trouver une filiation entre ces élucubrations médiumiques et rien moins que le bolchevisme (!). Et ici, je suis obligé de citer le compte rendu d'Holloway qui, à dessein, ne nous permet pas de distinguer ce qui est de son cru et ce qui appartient en propre à la "pensée" (mais le terme en l'occurrence apparaît quelque peu emphatique) de l'auteur dont il rend compte.

Citons d'abord le chapeau qui figure sous le titre du compte rendu : "Ce satané désir d'immortalité" :

"Au moment où Darwin montre que l'homme est un animal comme les autres, de grands esprits de l'ère victorienne décident de recourir à l'occultisme pour essayer de démontrer l'existence d'une vie après la mort. Curieusement [en effet,

c'est bien le mot approprié !], cette quête d'une forme d'immortalité n'est pas sans lien (on admire ici le flou très artistique de la formule. Et pour cause !) avec l'eschatologie bolchevique et son cortège de massacres" (p. 70).

Non, ne te pince pas ! C'est mot pour mot ce qu'écrit Holloway, et, vu l'extrême lourdeur de l'article, c'est sans doute l'essentiel de ce que retiendront la majorité des lecteurs et des abonnés à *Books*, sans doute fiers d'être tombés par inadvertance sur une telle découverte qui bouleverse effectivement bien plus la science que celle du bon docteur Dühring !

Mais le festival est loin de s'arrêter là !

Dans un encadré intitulé : *Les "constructeurs de Dieu"* (toujours p. 70), mais dont l'auteur n'est pas précisé, ce qui fait qu'il n'est pas certain que ce soit Holloway qui soit en cause cette fois, mais ce qui démontre en tout cas l'honnêteté intellectuelle des responsables de la revue, on lit ceci :

"Pour étayer le lien entre l'occultisme et les révolutionnaires russes (il ne s'agit bien évidemment que d'étayer le lien en question qui a été scientifiquement démontré de la manière magistrale que l'on a vue), John Gray prend pour point de départ le courant bolchevique des "constructeurs de Dieu", qui prônait la création et l'organisation d'une religion de l'humanité socialiste et pensait que la science pouvait abolir la mort. Cette doctrine, embrassée par des intellectuels comme Maxime Gorki et Anatoli Lounatcharski, a été combattue par Lénine (ici les optimistes pourraient saluer cet éclair de lucidité historique et penser qu'il laisse présager un retour à une certaine probité intellectuelle, mais, hélas, il va leur falloir bientôt déchanter). Mais la volonté de déifier un homme transformé par l'avènement du socialisme, entreprise qui passait par la victoire sur la mort, n'est pas sans rapport (visiblement la technique de camouflage de la double négation fait florès chez ces grands savants) avec la création de la "commission pour l'immortalisation de la mémoire de V. I. Oulianov"."

Pour finir, et cette fois c'est bien Hol-

loway qui parle, même s'il ne se démarque jamais de son auteur, J. Gray, je te livre encore ce véritable morceau d'anthologie, presque incroyable dans sa suffisante ignorance et insondable mauvaise foi :

*“Les dirigeants révolutionnaires (tous et indistinctement, bien sûr, pour quoi s’embarrasser de détails ?) ont sécularisé les aspirations eschatologiques de l’humanité, pour en faire cette doctrine impitoyable (sic !) selon laquelle l’homme ne progresse qu’à travers les catastrophes (mais où vont-ils chercher tout cela ?). Et les bolcheviks (la sous-espèce la plus exécrationnable, indubitablement, de ce genre déjà fort haïssable que sont les “dirigeants révolutionnaires”) ont précisément provoqué (tous seuls avec leurs abominables petits bras !) une succession de catastrophes au cours desquelles d’innombrables (on ne va tout de même pas perdre son temps à les dénombrer !) individus ont été exterminés comme de la vermine (c’est logique pour des*

*gens qui voulaient rendre les hommes immortels !). Outre les monstres comme Lénine et Staline (pour le coup, Trotsky a miraculeusement échappé au couperet tératologique !), Gray fait figurer au générique (quel aveu ! Tout cela ne serait donc que du cinéma ?) une multitude d’occultistes politiques et de techno-immortalistes, tous déterminés à établir sur terre un nouveau paradis collectif – et à déchaîner les enfers au passage (c’est vraiment du Cecil B. DeMille !).*

*Le fossé peut sembler considérable (mais non ! mais non ! Pensez donc ! Vous êtes trop bons avec ces “monstres”, M. Holloway, et vous vous faites du mal bien inutilement !) entre un groupe d’intellectuels victoriens s’essayant à la recherche parapsychologique et les purges de la Russie bolchevique. Mais Gray a raison (ouf ! On a eu très peur !) de situer l’origine de ces deux élans dans la réticence de l’homme à accepter sa nature mortelle.”*

**Frank Labrasca**